LES DÉBUTS DE TRADUCTIONS EN ARABE

Par le professeur Muhammad HAMIDULLAH

Faisant une série de conférences sur la culture islamique, au Collège de France, Paris, il y a quelques années, le professeur Montogomery Watt avait affirmé que, dans l'antiquité, aucun peuple sur la terre n'a autant traduit des ouvrages étrangers comme « Les Arabes et Arabophones ». Il vaut la peine qu'on l'approfondisse.

Il est assez significatif que le Coran (30/22) parle de différence des langues dans la sourate dite « Roum » (Byzantins) : « Et elle est de ses signes... la variété de vos langues et de vos teints ; voilà bien là des signes, vraiment, pour les savants ! ».

Le premier livre jamais mis par écrit à la Mecque, en langue arabe, ce fut le Coran. Ce fut une grande ville d'alors, quelque dix mille habitants, et un grand centre commercial à côté d'être le lieu du plus grand pèlerinage en Arabie. Malgré cela, le « luxe » de l'écriture y fut introduit lors du vivant de Harb, père d'Abû-Sufyân, donc quand le Prophète était un jeune garçon. Au début de l'Islam, il y avait, selon al-Balâdhurî, une quinzaine seulement de personnes qui savait lire et écrire. Il est assez significatif que parmi eux il y avait une femme aussi, Chifâ bint 'Abdullah al-'Adawîyah. Selon Ibn an-Nadîm, dans le trésor des califes 'abbâsides de Baghdad, il y avait un document manuscrit qu'on attribuait à 'Abd al-Muttalib, grand-père du Prophète. La source ajoute que son écriture ressemblait à celle des femmes, ce que veut probablement dire : pas très belle.

Non seulement les commerçants avaient de plus en plus besoin de se servir des documents écrits, mais les intellectuels aussi pour des motifs plus nobles. Ainsi Waraqah ibn Nawfal, Il était un cousin de Khadijah, première épouse du Prophète, et il avait embrassé le Christianisme dans des conditions bizarres (voir pour les détails, mon article anglais « Deux chrétiens de la Mecque pré-islamique, 'Uthmân ibn al-Huwairith et Waraqah ibn Nawfal », dans le *Journal of Pakistan Historical Society*, Karachi, VI/2, 1958). Selon al-Bukhâri, il avait traduit la Bible (les Evangiles ?) du Syriac en arabe. Probablement partiellement seulement. Quant à son contemporain 'Uthmân ibn al-Huwairith, il était un persona grata dans la cour byzantine, et il put obtenir une lettre patente de l'empereur qui l'avait nommé, de sa part, roi du protectorat de la Mecque. La source ne dit pas dans quelle langue fut-elle rédigée, mais précise toutefois que les mecquois rejetèrent de l'accepter et, désolé, il s'expatria et mourut dans le territoire byzantin. Il a donc dû apprendre le syriac ou le grec. Comme habiles commerçants et caravaniers, beaucoup d'autres mecquois devaient apprendre les rudiments des langues des pays qu'ils visitaient : Iraq (Iran), Syrie (byzantine), Egypte, Abyssinie, etc. En effet, plus tard quand le Prophète envoya des lettres de prosélytisme, invitant les souverains voisins à embrasser l'Islam, on a précisé expressément qu'il choisissait comme ambassadeurs ceux qui avaient déjà fréquenté ces pays, donc connaissaient aussi les rudiments des langues de ces pays.

Pour la vie intellectuelle, parlons aussi d'une famille de médecins mecquois. Al-Hârith ibn Kaladah avait fait ses études médicales à Jundaisâbour (Iran). A coup sûr, il maîtrisait le persan. Même les satrapes iraniens le faisaient venir de la Mecque, plus tard, s'ils désespéraient des médecins locaux. Pour son fils al-Nadr ibn al-Hârith, le grand biographe du Prophète, à savoir Ibn Hichâm rapporte qu'il avait fait écrire les récits de Rustum et d'Isfandyâr, les lisait en public et disait : « En quoi Muhammad est mieux que moi comme conteur des histoires ? ». Il s'agit du début de l'Islam. Probablement, il connaissait le persan.

A l'époque mecquoise du Prophète, il y a d'autres documents écrits, comme la résolution des païens de la Mecque de boycotter la famille du Prophète, de même l'octroi en fief de certains villages de Palestine à Tamîm ad-Dârî, par le Prophète, en tant que don *in eventum* (si les musulmans parvenaient à conquérir la Syrie), etc., mais dans ces actes il n'y a pas question de traduction.

Après l'hégire à Médine, le Prophète eut de plus en plus besoin de traducteurs. Comme clients des arabes, il y avait beaucoup de juifs à Médine. Si ces juifs ont appris l'arabe locale, certains arabes aussi doivent avoir appris l'hébreu. Ainsi Zaid ibn Thâbit, qui devint bientôt le principal scribe du Prophète. Sur la demande du Prophète, il apprit l'alphabet hébraïque « dans deux semaines ». Selon notre source, Mas'oudice Zaid parlait aussi le grec, le persan, le copte et l'abyssin (cf. at-Tanbîh wa'l-Ichrâf). Il y a encore un récit intéressant sur le persan : Dans son *as-Sunan al-Kubrà*, (VII, 3), Baihaqi cite le récit de quelqu'un : « J'étais assis en compagnie d'Abû Hurairah, quand une dame persane vint à passer (à Médine), et elle avait un enfant avec elle. Elle et son mari, qui avait divorcé d'avec elle, réclamaient tous les deux la garde de l'enfant. Parlant en persan, que ne comprenaient pas les autres, elle dit : O Abû Hurairah, mon ex-mari veut garder mon fils avec lui. Abû Hurairah répondit dans la même langue et dit : Décidez pour l'enfant par le tirage au sort (*qur'ah*)... ». Un autre récit concerne peut-être aussi le persan (ou hébreu ?) : Salman al-Fârsi, un persan, avait été, dans des conditions étranges, réduit en esclavage, et habitait Médine au moment où le Prophète y immigra. Un jour, il se rendit devant le Prophète et déclara sa conversion, souhaitant que le Prophète l'achète et l'émancipe. Comme Salmân ne parlait pas encore l'arabe, il s'était fait accompagner par un juif comme interprète. Lorsqu'il voulut dire qu'il embrasse l'Islam, le juif le trahit, « mais une révélation dit au Prophète la vérité... » (Sarakhsî, *al-Mabsout*, XVI, 89).

Traduction du Coran.

La même source (*Mabsout*, I, 37) nous fait un très important récit, et dit : « L'imâm Abû Hanîfah était d'avis que les passages coraniques qu'il est obligatoire à réciter durant l'office de prière, peuvent être récités en traduction aussi, et il s'appuyait sur le récit que lorsque certains iraniens embrassèrent l'Islam, ils demandèrent à Salmân al-Fârsî de traduire la sourate al-Fâtihah à leur intention en Persan. Il le fit, et eux de la réciter dans leurs offices de prière jusqu'à ce que leurs langues s'amollirent (familiarisèrent) pour le texte arabe ». Dans son *an-Nihâyah hâchiyat al-hidâyah*, (I, 86, n° 1, Ed. 1915) le juriste classique Tâj ach-Charî'ah fait le même récit et ajoute : « Salmân montra au Prophète sa traduction, et quand il ne le lui interdit pas, il l'envoya aux dits persans ».

Longtemps avant l'immigration du Prophète en Médine, beaucoup de mecquois islamisés mais persécutés par leurs concitoyens s'étaient réfugiés en Abyssinie, où ils passèrent quelque quinze avant de rentrer et aller rejoindre le Prophète à Médine. Chacun eurent des enfants nés en Abyssinie, qui, évidemment, parlaient l'abyssin. Les sources parlent d'une petite fille ; à son arrivée à Médine, le Prophète rendit visite à cette famille et, comme d'habitude, plaisanta avec la petite fille et prononça quelques mots en abyssin : « sanâ sanâ », qui veut dire « joli, joli », indiquant le vêtement que portait la fille. Encore plus intéressant est le récit suivant où le Prophète parle en persan : Dans le grand recueil du hadith par Ibn Mâjah (n° 3458), nous lisons : « Abû Hurairah raconte qu'un jour le Prophète célébra la prière de midi et je la fit avec lui, puis je me suis assis (de façon inhabituelle) ; alors le Prophète s'adressa à moi et dit : *ichkamat-dard* qui, en persan veut dire ; est-ce que tu as mal au ventre ?

Sa'îd ibn Mansour, Abû Yûsuf et Ibn al-Jauzî citent une lettre du calife 'Umar, où celui-ci commande à ses armées : « si vous dites *matars* (en persan : ne crains pas), c'est comme vous octroyez l'asile à quelqu'un, car Dieu connaît toutes les langues » (cf. mon *al-Wathâ'iq as-siyâsiyah*, n° 304). Le grand historien Tabari raconte que dans ses corps expéditionnaires, le calife 'Umar envoyait aussi les interprètes ; ainsi un certain Hilâl al-Hajari, dans l'armée de Sa'd ibn Abî Waqqâs en Iraq (cf. le même n° 307).

Du temps du calife Mu'âwiyah, on aura des des bureaux de traductions scientifiques. Ainsi parle Mas'oudi, dans son *Murouj adh-dhahab* (V, 73-78, éd. Paris) : Mu'âwiyah avait l'habitude de recevoir les visiteurs cinq fois par jour... Quand on faisait l'adhân de la prière de 'ichâ, il sortait et célébrait cette prière en commun, et ensuite il recevait les gens importants et les gens les plus importants ainsi que les ministres et les courtisans : les ministres parlaient ce qu'ils désiraient pendant la soirée. Puis le (calife) passait le premier tiers de la nuit en entendant les récits de l'histoire des arabes (anciens), leurs guerres, leurs rois, leur politique, les récits des rois de différents peuples, leurs guerres, leurs ruses, leurs politiques vis-à-vis de leurs sujets,

et ainsi de suite, concernant les anciens peuples. Ensuite ses femmes lui envoyaient les délices de repas, sucreries et autres choses à manger. Après quoi il rentrait (dans ses appartements) et dormait un tiers de la nuit. Puis il se réveillait. On lui apportait alors des dossiers contenant les récits historiques sur le comportement des rois, leurs histoires, leurs guerres, leurs ruses. Ses esclaves le lisaient devant lui, esclaves particulièrement employés dans ce but, et ils étaient chargés de garder ces dossiers et de les lui lire. Ainsi passait à son oreille chaque nuit une partie des récits historiques, les comportements des rois, leurs narrations, leur politique. Après cela, il sortait pour diriger la prière de l'aube. Ce programme journalier se répétait pareillement chaque jour. ».

On parle de son petit-fils, Khâlid ibn Yazîd, qui employait des coptes et des grecs, pour traduire pour lui des ouvrages scientifiques, (cf. Ibn Juljul). Nous savons que le Prophète lui-même avait autorisé à 'Abdullah ibn 'Amr d'étudier la Bible aussi, et il la lisait en syriac (cf. Ibn Sa'd, IV/2, p. 11 ; Ibn Hanbal, n° 7067, etc.).

Rappelons en passant qu'une des épouses du Prophète, Safîyah était d'origine juive, et elle devait de ce fait connaître un peu d'hébreu aussi. De même Maria, concubine du Prophète était égyptienne, et donc devait connaître le copte.

Pour ce qui est Marwân ibn al-Hakam, un des compagnons du Prophète, quand il devint calife, il s'intéressa à la science, et fit traduire le *Kunâch* (ou pandectes médicales) du moins Ahrun ibn A'yan, par un certain Mâsarjawaih. Quand 'Umar ibn 'Abd al-'Aîz devint calife, il le découvrit dans le trésor califal, et donna l'ordre de le multicopier et diffuser autant que possible.

Voilà quelques renseignements sur l'époque du Prophète et de ses compagnons. Le patronage des califes grandira de plus en plus chaque jour, que ce soit les 'Abbâsides de Baghdad, les califes d'Andalousie, les fâtimides d'Egypte, et les souverains musulmans de divers pays. En fait, c'est le Coran qui en ouvrit la porte dès le premier jour, dès la toute première révélation, et dans son *Geschichte der Botanik* (Königberg, 1854-7), E.H.F. Meyer est contraint de reconnaître que le Coran a été la mère de toutes les sciences chez les musulmans, y compris la médecine.

